

De la joie encore et toujours

Ouverture :

Si nous sommes venus ici ce matin,
c'est peut-être parce que dire Dieu
ne nous est pas inconcevable et que...

*Comment croire que Dieu n'existe pas
quand au large de mon pays se dresse l'infini de la Mer ?*

*Comment croire que Dieu n'est pas
quand sous le coup d'un mortel malheur
crie un enfant dans la ville fermée.*

Dieu – dit le poète breton¹ –

*Je n'ai cherché que Lui
dans le silence du désert,
dans le verre de l'absinthe,
dans le lit des plaisirs.*

*Combien m'a-t-il fallu de jours
pour mettre un nom sur cette soif
et sur cette insatisfaction !*

...

Le matin est là, à portée.

Et il nous échappe.

*Et il nous vient un jour
plus frais que la fraîcheur des fontaines*

...

*Tous les chemins courent entre les haies d'été
vers la rencontre heureuse d'Emmaüs.*

*Et nous sommes sauvés
et nous ne le dirions pas ?*

.../...

Luc 15, 11-32 : La parabole du fils perdu et retrouvé

Jésus dit encore : Un homme avait deux fils.

Le plus jeune dit à son père :

« Père, donne-moi la part de fortune qui doit me revenir. »

Le père partagea son bien entre eux.

Peu de jours après,
le plus jeune fils convertit en argent tout ce qu'il avait
et partit pour un pays lointain
où il dilapida sa fortune en vivant dans la débauche.
Lorsqu'il eut tout dépensé,
une grande famine survint dans ce pays,
et il commença à manquer de tout.

¹ Xavier Grall, L'inconnu me dévore, éd. Équateurs Littérature

Il se mit au service d'un des citoyens de ce pays,
qui l'envoya dans ses champs pour y faire paître les cochons.
Il aurait bien désiré se rassasier des caroubes
que mangeaient les cochons,
mais personne ne lui en donnait.

Rentré en lui-même, il se dit :
« Combien d'employés, chez mon père, ont du pain de reste,
alors que moi, ici, je meurs de faim ?
Je vais partir, j'irai chez mon père et je lui dirai :
"Père, j'ai péché contre le ciel et envers toi ;
je ne suis plus digne d'être appelé ton fils ;
traite-moi comme l'un de tes employés." »

Il partit pour rentrer chez son père.
Comme il était encore loin, son père le vit et fut ému ;
il courut se jeter à son cou et l'embrassa.
Le fils lui dit :
« Père, j'ai péché contre le ciel et envers toi,
je ne suis plus digne d'être appelé ton fils. »
Mais le père dit à ses esclaves :
« Apportez vite la plus belle robe et mettez-la-lui ;
mettez-lui une bague au doigt et des sandales aux pieds.
Amenez le veau engraisé et abattez-le.

Mangeons, faisons la fête,
car mon fils que voici était mort, et il a repris vie ;
il était perdu, et il a été retrouvé ! »
Et ils commencèrent à faire la fête.

Or le fils aîné était aux champs.
Lorsqu'il revint et s'approcha de la maison,
il entendit de la musique et des danses.
Il appela un des serviteurs pour lui demander ce qui se passait.
Ce dernier lui dit :
« Ton frère est de retour,
et parce qu'il lui a été rendu en bonne santé,
ton père a abattu le veau engraisé. »
Mais il se mit en colère ; il ne voulait pas entrer.

Son père sortit le supplier.
Alors il répondit à son père :
« Il y a tant d'années que je travaille pour toi comme un esclave,
jamais je n'ai désobéi à tes commandements,
et jamais tu ne m'as donné un chevreau
pour que je fasse la fête avec mes amis !
Mais quand ton fils que voici est arrivé,
lui qui a dévoré ton bien avec des prostituées,
pour lui tu as abattu le veau engraisé ! »
Le père lui dit :
« Toi, mon enfant, tu es toujours avec moi,

et tout ce qui est à moi est à toi ;
mais il fallait bien faire la fête et se réjouir,
car ton frère que voici était mort, et il a repris vie ;
il était perdu, et il a été retrouvé ! »

La joie...

Il y a quelques années, je vous avais présenté une série de trois prédications portant sur chacune des paraboles de ce chapitre quinze de l'évangile de Luc. La première, celle du mouton – ou de la brebis – perdu et retrouvé est conclue en ces termes : *Je vous le dis, il y aura plus de joie dans le ciel pour un seul pécheur qui change radicalement que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de changement radical* (15, 7). La deuxième, dite de la drachme perdue et retrouvée se termine ainsi : *Je vous le dis, il y a de la joie devant les anges de Dieu pour un seul pécheur qui change radicalement* (15, 10). Vient ensuite la troisième, la plus longue, connue sous les titres de *parabole du fils prodigue*, de *parabole des deux fils*, ou dans la lignée des précédentes de *parabole du fils perdu et retrouvé*. Ce dernier titre permet de faire le lien avec les paraboles précédentes puisqu'il est aussi question en elle de quelque chose ou en l'occurrence de quelqu'un qui, suivant les mots mêmes du père, *était perdu et a été retrouvé*. Expression qui revient à deux reprises dans sa bouche. Dans la langue de l'évangile, ce sont bien les mêmes verbes qui sont utilisés, façon de marquer que les trois paraboles traitent du même thème (pour la petite histoire, je vous signale que le verbe ici traduit par *trouver* est celui utilisé par Archimède, son fameux cri en sortant de son bain – eurêka – pour dire qu'il avait trouvé ce qui est devenu depuis le principe de son non moins fameux théorème que nous avons toutes et tous appris à l'école).

Unité de thème donc tout au long de ce chapitre, avec cependant une nuance : la parabole du fils perdu et retrouvé n'a pas de formule conclusive évoquant la joie dans le ciel ou devant les anges de Dieu. Il y a bien cependant une référence à la joie dans l'ultime parole du père adressée à son fils aîné – *il fallait bien faire la fête et se réjouir* – mais avec un glissement dans la conjugaison.

Ainsi, dans la première parabole, la joie sera dans le ciel. Au futur donc, comme s'il s'agissait de la joie dans le Royaume à la parousie, dans les temps nouveaux qui succéderont aux temps derniers de notre temps.

Dans la deuxième, la joie est au présent. Les anges de Dieu se réjouissent dans le maintenant du changement radical d'un pécheur.

Dans celle du fils, le père a d'abord fait dresser la table de la fête tout de suite au retour de celui qui était perdu et qui est revenu. Tout de suite la bombance, sans attente, sans attendre le retour de l'autre fils toujours présent aux côtés de son père, mais précisément absent à ce moment précis. Quant à la réjouissance, la joie, elle n'est mentionnée qu'au retour de cet aîné qui ne veut plus entrer dans la maison du père, qui ne veut pas participer à ce qui s'y passe car il est en colère ! C'est alors que le père sort à son tour, rejoint ce fils en rupture et le supplie en lui disant qu'il fallait faire bombance, faire la fête et se réjouir... Voilà, c'est dit, la fête est au passé... il fallait se réjouir... la joie comme suspendue, stoppée nette par la colère du fils aîné... et la parabole de s'arrêter là, sans que l'on sache si l'aîné a pu rentrer dans la maison et entrer en communion avec la joie de son père, ou s'il est resté sur le seuil, à l'extérieur avec sa colère qui n'est plus rentrée mais exprimée ; si sa colère a été dissoute dans la joie ou si elle a dévoré et anéanti toute joie. À chacun d'entre nous de se faire une opinion,

de choisir la conclusion, sa conclusion... et d'en comprendre le pourquoi. Pour ce faire, je vous propose de reprendre les figures des deux fils de la parabole et de voir ce qu'elles pourraient être dans une version plus contemporaine.

Tout d'abord, le fils cadet, principal personnage de cette histoire.

Si la demande qu'il présente à son père peut nous surprendre, en son époque elle est une possibilité. La situation n'est donc ni invraisemblable ni scandaleuse. À cette époque, les règles régissant les héritages précisaient que le puiné recevait deux fois moins que l'aîné. Rien non plus de choquant, rappelons-nous que du côté de chez nous, il n'y a pas si longtemps, l'aîné recevait l'essentiel de l'héritage afin de ne pas fragmenter les biens : fermes, terres agricoles, propriétés et autres. Les fils suivants avaient le choix entre s'engager dans l'armée, dans les ordres ou partir faire fortune ailleurs. Finalement, dans cette histoire, le cadet a une attitude assez courageuse et contemporaine en demandant à son père une donation qui viendra se soustraire à l'héritage en son temps. Ce que le père, manifestement très riche, accepte sans piper mot. Jusque-là, rien de bien répréhensible.

Ma liberté²

Longtemps je t'ai gardée

Comme une perle rare

Ma liberté

C'est toi qui m'as aidé

À larguer les amarres

Pour aller n'importe où, pour aller jusqu'au bout des chemins de fortune

Pour cueillir, en rêvant, une rose des vents sur un rayon de lune

Ainsi, le fils cadet aurait pu partir au loin pour lancer sa propre entreprise, par exemple fonder une startup dans un domaine porteur ; ou s'engager dans une action humanitaire ; ou juste préférer accéder à un autre mode de vie que celui qui lui était jusque-là imposé par son statut de *fils de* dans son propre pays ou sa région. Il aurait pu devenir indépendant et développer son propre projet de vie. Il aurait pu encore être une sorte de Qohéleth moderne faisant toutes les expériences possibles de la vie, s'adonnant à la philosophie et concluant comme son célèbre ancêtre que décidément, sous le soleil, vanité des vanités, tout est vain puisque la mort finit par vous emporter, que vous soyez enfant d'Ukraine de 9 ans fauché par une bombe alors que vous jouiez dans un square ou reine d'Angleterre de 96 ans, la seule différence sera dans la misère ou le faste des services funèbres, les larmes seront de la même eau. Toutefois, la parabole précise qu'il dilapide sa fortune en vivant dans la débauche. Il dépense sans compter pour son plaisir immédiat. Satisfaire ses envies : j'ai droit à, je veux tout, tout de suite, c'est quand je veux et comme je veux, je suis libre et ma liberté n'a pas de limites... Ange de la télé-réalité, figure trop souvent rencontrée sur les réseaux sociaux, revendication si souvent entendue ces derniers temps... ma liberté...

C'est là que le bât blesse et que le fils cadet devient, ce qu'il reconnaîtra par la suite, un pécheur : *Père, j'ai péché contre le ciel et contre toi*. Ici, le péché n'est pas tant une faute qui serait éthique ou morale – la vie de débauche, par exemple – que l'attitude même du fils qui se coupe de, la faute morale ou éthique n'étant que la manifestation du péché. En théologie celui-ci est défini comme étant avant tout la rupture du lien, avec Dieu, avec les autres.

² *Ma liberté*, Serge Reggiani

Attitude égotique où le « je » est préférable à l'autre, au Tout-Autre ; quand ce « je » devient la norme normante de l'existence, la référence première, sorte d'auto-référencement – je rappelle que la psychanalyse ne dit pas autre chose – ; lorsque ce qui compte c'est le « je » sur la photo, au centre, et non ce et ceux qui l'entourent ; quand l'essentiel est de se faire voir plutôt que le savoir faire.

Une grande famine s'en suit – figure classique dans la Bible. Mais de quelle famine est-il question ici ? Connaissez-vous beaucoup de famines dans le monde où les animaux ont encore à manger, mais pas les humains ?

Parti vivre sa liberté, le fils cadet s'est enfermé dans la servitude, et il a faim. Désocialisation, personne ne lui donne rien parce qu'il ne parle pas. Il n'a plus rien que la faim qui le taraude. Cruelle désillusion. Il est prêt à s'avilir encore plus, à s'abaisser au rang de l'animal, peut-être ce qu'il était déjà avant, dirigé qu'il était par ses instincts. Il a voulu assouvir sa soif et sa faim de, et maintenant il n'a même pas ce que mange les porcs...

*Ma liberté³
Devant tes volontés
Mon âme était soumise
Ma liberté
Je t'avais tout donné
Ma dernière chemise
Et combien j'ai souffert
Pour pouvoir satisfaire tes moindres exigences
J'ai changé de pays, j'ai perdu mes amis pour gagner ta confiance*

C'est lorsqu'il arrive à ce niveau de dénuement total, lorsqu'il n'a plus rien que lui-même, que le fils cadet fait cette démarche qui a dû lui coûter : il entre en lui-même. Introspection, démarche éminemment spirituelle telle qu'exprimée dans cette parabole. Là est la différence entre l'humain et l'animal. L'humain est capable de conversation avec lui-même et s'ensuit de conversion. Le fils cadet était dans cette condition où il n'avait plus rien pour vivre que sa conscience. Il se mourait, de faim. Il était à la porte de la mort, mort physique et sociale, donc totale. D'une certaine manière, il lui faut alors accéder à la mort, mais pas celle qui se présente à lui. Il faut que quelque-chose meurt en lui, cette part de lui-même qui l'a emmené-là. Rentrant en lui-même, il passe de la surface de son paraître à son être-par-lui-même. Vaclav Havel disait : *Il nous faut parfois tomber jusqu'au fond de la misère pour reconnaître la vérité, de même qu'il nous faut descendre au fond du puits pour apercevoir les étoiles.*

Rentré en lui-même, le fils cadet retrouve la parole et retrouve ainsi son statut d'être humain. Il se découvre, il se dévoile à lui-même et se reconnaît pour ce qu'il est : un pécheur, celui qui a provoqué la rupture. Il accepte ce « je » esclave et dès lors le lien va pouvoir être rétabli. Il repart vers son père avec pour tout bagage, pour toute richesse cette reconnaissance qui, en face du père, va changer de statut et va le changer de nouveau. Sa reconnaissance d'être ce qu'il a été devient la reconnaissance de son père pour qui il est en advenir. Reconnaissance qui dit la joie totale et immédiate, débordante du père... *et ils commencèrent à faire la fête.* À la famine répond maintenant la bombance, comme si le veau avait été engraisé rien que pour cette occasion. Changement radical, voici le fils revêtu de la plus belle des robes, avec des sandales aux pieds et une bague au doigt, celle qui porte le sceau familial.

³ ibidem

Il est restauré, il est revenu à la vie, il est ressuscité dans son être de cohéritier – expression chère à l'apôtre Paul.

À y songer, je trouve que ce fils cadet a vécu un chemin de conversion, un baptême. Il a été plongé au plus près de la mort. Là, il a retrouvé en lui la voix et, partant de là, l'illumination. Lumière que chacun de nous a en elle, en lui, et qui fait de la vie, non pas une errance, mais la voie qui mène vers l'ailleurs... ailleurs de ce que chacun pense être, pour trouver qui il ou elle est en vérité au regard de l'Autre, de Dieu qui l'aime au-delà de toute mesure.

Alors, oui, il fallait, il faut et il faudra se réjouir, parce que cette joie est de celles qui transcendent le temps et le récapitulent. Elle touche à l'éternité ; elle nous fait toucher à l'éternité.

Quant au fils aîné... nous n'avons plus le temps. Et puis, restons dans la joie. Mais je vous le promets, j'y reviendrai.

Musique

.../...

Envoi & bénédiction

Du poète Xavier Grall⁴ :

*Tout est fabuleux pour qui sait regarder.
La fraîcheur du regard est le début de la sainteté...
Les bénisseurs possèdent cette terre...
Si Dieu vous l'a donnée cette vie,
C'est qu'elle est bonne et féconde.
L'athéisme est un recroquevillement, une barque immobile.
La foi est porte ouverte, seuil franchi, affranchissement,
Bruit des pas sur la route,
Bonne brise, voilier filant aux îles.
La foi est aventure,
vent claquant, souffle, envolée de colombes,
voile gonflée.
Partez, partez au nom de Dieu.*

Il vous bénit,
celui qui est le Père et le Fils et le Saint-Esprit.
Allez dans la paix de Dieu.

Bruneau Jousselein, pasteur

⁴ Opus cité